

Christoff Baron, un peintre en littérature



Christoff Baron. Photo DNA - Jean-Christophe Dorn.

Sur des planches en bois brut, ses visions font écho à Dostoïevski, Sidney Lumet ou à la Sainte Cène. Exposition, à Strasbourg, d'une parole en mouvement.

Le geste et la parole. La main en appui des mots qui persuadent. Dans les dernières peintures de **Christoff Baron**, où prime le grand format, c'est le groupe qu'il met en scène. Groupe d'hommes en pleine discussion, jeu du logos qui suscite l'adhésion, provoque la réflexion, déclenche la réaction. Un prétexte pour décliner une variété d'attitudes, de visages, de regards. A chaque fois, un orateur s'en distingue. Dans ce théâtre du débat, il incarne l'instant crucial où tout bascule, où le collectif se fond dans le creuset d'une parole singulière.

En toile de fond de cette série, deux références plus ou moins lisibles : la Sainte Cène - des apôtres en tee-shirts noirs et au Christ imberbe, très juvénile dans sa tunique bleue - et Douze hommes en colère, chef-d'oeuvre de Sidney Lumet - Henry Fonda, juré dans une affaire criminelle, y retourne un jury et sauve un homme accusé de parricide.

« Ce glissement d'une vérité à l'autre est fascinant. Les jurés, au début du film, se retrouvent pour délibérer, convaincus de la culpabilité de l'accusé, et au final, celui-ci sort blanchi. Par la volonté d'un seul homme », résume **Christoff**, qui voit là une mise en résonance inversée de la Cène.

« Dans un cas, le personnage central agit pour sauver une vie, dans le second, il se sait condamné et accepte sa mort. A chaque fois, tout repose sur une parole qui agit sur les esprits, les transforme. » On avait connu **Christoff** et ses «gueules de bois», faces solitaires, inquiétantes ou burinées par la vie, peintes sur des planches ramassées au hasard des rues, des chantiers, « trop belles pour faire le trottoir », ironisait-il alors. Un support inattendu, où la brutalité du matériau s'opposait à une peinture précise, au dessin soigné, marquée par une évidente culture BD et cinéphilique, conjuguant réalisme et expressivité.

Depuis, **Christoff** a tracé son sillon. Et étoffé sa surface. Ajoutant des planches aux planches, il donne à ses travaux l'aspect inattendu de petites palissades. Lesquelles seraient rien de moins qu'un écran de fortune sur lequel se projetterait le photogramme en noir, brun et blanc - il est peu l'ami des couleurs - d'un film dont le scénario pourrait être l'adaptation contemporaine d'un roman de Dostoïevski ou d'une pièce de Shakespeare, « que j'idolâtre ».

Tout cela s'organise sur le double espace de l'image et de l'imaginaire. Ce que la première dit, ou semble dire - une Cène, un jury d'assises, vraiment ? -, ce que le second propulse dans un autre univers, où **Christoff** nous entraîne avec un certain brio. Les personnages y brouillent les pistes d'un temps identifiable. A la fois d'aujourd'hui et d'autrefois, beaux et inquiétants, ils jouent leur petit théâtre, dont nous ne saurons jamais le fin mot. Si ce n'est que la parole y occupe un rôle prépondérant, où percent davantage de lectures que de citations proprement picturales. **Christoff** est décidément un peintre très littéraire.

Serge Hartmann

Jusqu'au 28 juin, à la Galerie Brûlée, 6 rue Brûlée à Strasbourg. Du mardi au vendredi de 15 h à 19 h, samedi de 10 h à 12 h et de 14 h à 19 h.

© Dernières Nouvelles D'alsace, Samedi 20 Mai 2006. - Tous droits de reproduction réservés
